

# Ouvrier de l'avenir

## LA REVOLUTION OUVRIERE ATTEND SES REVOLUTIONNAIRES

La révolution est inéluctable car elle est soumise à des forces sociales profondes forgées par l'exploitation depuis des années de millions d'hommes et de femmes. Il y a un siècle aujourd'hui, en 1895, le militant le plus proche et le plus fidèle de Marx, Friedrich Engels, écrivait, peu de temps avant de mourir, que lui et Marx s'étaient trompés sur leur pronostic de l'imminence de la révolution. Ils s'étaient trompés quand, tout jeunes, ils l'avaient vue venir quand ils n'avaient pas trente ans.

Marx avait en effet cru que les craquements sociaux de 1848, période qui voit le pouvoir se retrouver concentré entre les mains de la grande bourgeoisie, indiquaient une situation mûre pour la révolution ouvrière. Engels écrit : "L'histoire nous a donné tort à nous et à tous ceux qui pensaient de façon analogue. Elle a montré clairement que l'état du développement économique sur le continent était alors bien loin encore d'être mûr pour la suppression de la production capitaliste ; elle l'a prouvé par la révolution économique qui depuis 1848 a gagné tout le continent et qui n'a véritablement donné droit de cité qu'à ce moment à la grande industrie en France, en Autriche, en Hongrie, en Pologne et dernièrement en Russie, et fait vraiment de l'Allemagne un pays industriel de premier ordre, tout cela sur une base capitaliste, c'est-à-dire encore très capable d'extension en 1848."

Marx avait écrit son fameux Manifeste Communiste en 1848, et c'est quand même tant mieux, car sa lecture reste encore profitable à l'ouvrier d'aujourd'hui. Engels, lui, a vu le capitalisme continuer à se développer et à progresser dans toute l'Europe, et il y voit l'explication, pour son époque, du retard de la révolution.

Mais aujourd'hui, on ne peut plus du tout dire que le capitalisme, ou l'impérialisme qui va avec, aient apporté de nouveaux progrès depuis bien longtemps. Depuis au moins le début du 20<sup>e</sup> siècle, le visage de la société ne bouge guère ; l'aspect des grandes villes comme

Londres, Paris, et bien d'autres, date de cette époque, et tout ce qu'on y trouve de "moderne", y avait déjà été créé. Ailleurs, le capitalisme n'a fait qu'apporter dans tous les recoins de la planète ses bienfaits comme ses méfaits.

Depuis, son histoire semble plutôt bégayer que progresser. Une guerre mondiale succède à une autre. Une crise économique interminable remplace une crise économique soudaine. On revient même en arrière avec la Yougoslavie par exemple.

Aujourd'hui, le retard de la révolution n'est pas dû à de nouvelles possibilités ignorées ou méconnues du capitalisme. Au contraire, celui-ci n'apporte plus de développements positifs, ou si peu en rapport des destructions ouvertes ou déguisées.

Alors, les travailleurs que nous sommes ne doivent pas se laisser bernier par les apparences de solidité, ou de stabilité, du système en place. Le retard de la révolution, la perte de sa signification dans les mémoires ouvrières, n'empêchent pas que bientôt, la révolution va reprendre sa vieille habitude de surprendre les révolutionnaires eux-mêmes et de les faire courir derrière elle comme à chaque fois.

Quand exactement ? Impossible de le savoir, d'autant qu'on a même perdu le coup de main de vulcanologue social qui pouvait exister à d'autres époques. Mais une chose est sûre : les conditions matérielles, objectives, qui justifient de réorganiser le monde, sont mûres.

Il ne manque que les idées, que la crédibilité de la révolution, l'espoir de changer le monde. Cela signifie en clair que dès qu'il y aura des gens, des travailleurs pour oser affirmer cet espoir, on peut dire et prédire que c'est là que passera la lave sociale. Elle n'attend que cela.

Oui, aujourd'hui, c'est la révolution qui attend les révolutionnaires. Dans les années 50 et 60, des révolutionnaires se sont proposés aux populations opprimées dans plusieurs pays du Tiers-Monde. Et il n'a pas fallu bien longtemps pour que la lave passe par eux. Mais ceux-là ne faisaient pas confiance dans la classe ouvrière. Ils s'appelaient Castro à Cuba, Mao en Chine. Avec l'appui de leurs populations, ils ont bougé des montagnes. Mais, n'ayant pas choisi la voie du socialisme mené par la classe ouvrière, ils n'ont eux non plus pas fini avec toutes les injustices et toutes les exploitations.

Ce qu'il manque donc, c'est tout simplement des travailleurs révolutionnaires. Etre un travailleur révolutionnaire, c'est d'abord être un travailleur tout court, c'est-à-dire accepter, et non pas subir, la vie de travailleur, la prendre à bras le corps et s'y forger ses amitiés. Si choisir les idées révolutionnaires se traduit pour un travailleur par un changement de vie qui l'écarte de ses camarades de travail, c'est qu'on est à côté de la plaque. Ce n'est pas entre nous qu'il est important d'être révolutionnaire, c'est auprès de ses camarades de travail. Et ce n'est pas seulement au travail, là où l'on est bien obligé de venir que se nouent des liens profonds, mais dans tous les aspects de la vie, vie familiale, vie privée, loisirs, etc. C'est sur tous ces terrains que le militant révolutionnaire peut être jugé et connu.

Depuis trop longtemps, sur le lieu de travail, les ouvriers n'ont connu que des combats syndicalistes, des combats électoraux, mais jamais de combat socialiste et révolutionnaire. Il n'y a pas eu assez de travailleurs qui ont semé l'idée qu'il fallait se préparer à changer le monde en même temps qu'ils proposaient de se battre contre les excès de l'exploitation. Il y a eu trop de militants, et d'organisations derrière eux, pour finalement colporter l'idée qu'on

pouvait s'accommoder de ce monde, en profiter, que nos luttes ne devaient pas viser à le renverser mais simplement à l'améliorer.

Et cela a duré longtemps. Parce que pendant longtemps les conditions de développement du capitalisme lui-même ont permis cette duperie. Aujourd'hui, la situation est changée. On ne sort plus d'une crise qui dure depuis bientôt vingt ans. Mais l'inertie, le quasi-monopole des organisations réformistes dans la classe ouvrière, ont maintenu les mêmes idées et ce sont elles qui occupent toujours le terrain. Pourtant, on peut penser que la situation actuelle mûrit en profondeur pour préparer le terrain à d'autres idées, à des idées révolutionnaires - peut-être pas chez les plus vieux travailleurs, en tout cas probablement pas chez eux en premier, mais ce n'est pas impossible non plus.

Bien sûr, il ne faut pas avoir d'illusions. Les jeunes ne vont pas nous tomber tout crus dans les bras dès qu'on va s'adresser à eux en leur parlant de révolution. Nous sommes et nous restons des gens bizarres en nous affirmant révolutionnaires tant que nous serons trop peu nombreux. Et avant de convaincre, d'entraîner, il faut du temps, il faut dépasser les résistances. Et la première des résistances, c'est que les jeunes ont eux aussi pour modèle la vie qu'ont eue et qu'ont encore les plus vieux.

Alors qu'est-ce qui peut entraîner d'autres travailleurs à nous croire et à se mettre à leur tour à y croire ? Certainement pas des arguments ni des connaissances approfondies, en tout cas pas au départ. Celles-ci seront indispensables, mais il faut des efforts pour décider de s'y atteler. Ce qui peut passionner un travailleur qui ne connaît pas ces idées et va les découvrir, c'est tout simplement que d'autres comme lui y croient vraiment et que cela se voie.

Etre un travailleur révolutionnaire, c'est donc à la fois être un travailleur et un révolutionnaire. Un travailleur comme les autres, vivant la même vie sociale, connaissant les mêmes problèmes, mais un révolutionnaire quant aux espoirs, quant à l'avenir et quant aux méthodes qu'il préconise.

Eh bien, être ces deux choses à la fois est encore bien trop rare. Même dans le mouvement qui se dit révolutionnaire aujourd'hui, on trouve trop de travailleurs qui, certes, défendent l'idée de la révolution, mais ne sont guère crédibles et ne risquent guère d'être entendus, parce qu'ils ne vivent pas vraiment parmi les travailleurs du rang. Ou bien, on trouve des travailleurs qui vivent avec les travailleurs du rang, mais oublient alors tout à fait et tout le temps qu'ils peuvent avoir des idées et un avenir à proposer, et ceux-là finissent par vivre tout à fait comme les autres travailleurs en récupérant ainsi les préjugés et les défauts.

Pour être un travailleur digne de ce nom, on peut trouver autour de soi des modèles plus ou moins bons, et chercher à s'améliorer. Mais pour être révolutionnaire, il n'y a guère de modèles à copier dans la classe ouvrière, en tous cas pas assez. Là, tout nous revient : il faut en permanence faire marcher sa tête, et apprendre à y faire passer au crible de nos idées tous nos faits et gestes.

La situation changera et changera vite dès qu'il y aura ces travailleurs, les pieds dans la classe ouvrière, la tête dans le socialisme.

Depuis 20 ans bientôt que la crise du système capitaliste est permanente, il aurait dû être évident que les luttes révolutionnaires devraient être à l'ordre du jour, qu'il faut les préparer, et cette idée aurait dû commencer à s'implanter. Mais ce n'est pas le cas. C'est que les organisations traditionnelles qui encadrent la classe ouvrière, ont réussi bon gré mal gré à

continuer à proposer des luttes réformistes exclusivement, sans jamais mettre en avant l'idée qu'il faudra un jour changer le monde et l'ordre des patrons. Pourtant ces luttes ne pouvaient plus payer du tout, et elles ont de fait été totalement inefficaces.

Mais si ces organisations sont parvenues jusqu'ici à continuer à faire croire aux travailleurs que ces luttes pouvaient suffire pour se garantir, c'est qu'elles ont réussi à susciter parmi au moins une partie de leurs militants un esprit de sacrifice réel, même si le combat proposé par ces militants aux travailleurs restait bien limité.

Bien des militants ont pris des coups, au moral et au physique, et se sont surtout montrés prêts à en prendre sans compter aux yeux de leurs camarades. Et les travailleurs, eux, ne peuvent juger que de cela, tant qu'ils ne font pas de la politique eux-mêmes. Alors, il faudra aussi que parmi les militants révolutionnaires à venir, il s'en trouve qui aient ces qualités-là.

Les mots "communisme", "révolution", "socialisme", ont été autrefois glorieux parce que des militants avaient montré qu'ils étaient prêts à tout donner pour eux. Ces mots se sont ternis parce que d'autres générations les ont trahis. Mais il suffirait que quelques militants se trouvent en situation de leur redonner leur éclat, de ne pas avoir peur de les déployer comme drapeau quand ils se battent, pour que les travailleurs y retrouvent la confiance et la direction qu'ils ont perdue depuis trop longtemps. C'est un besoin, qui comme tout besoin ne demande qu'à être satisfait.

Dans un monde où meurent tant de pauvres quotidiennement, il est hélas normal qu'il faille être prêt à un minimum de sacrifices pour apparaître crédible aux yeux des pauvres. La bourgeoisie le sait si bien qu'elle a préféré se payer le luxe de faire militer les ouvriers dans du coton, depuis des dizaines d'années, partout où ils sont forts et nombreux.

Mais on peut aussi susciter dans la classe ouvrière d'autres vocations, et inoculer au contraire une méfiance personnelle pour ce militantisme-là. Walesa, avant d'être le dirigeant politique qu'il est devenu dans la Pologne d'aujourd'hui, était un ouvrier courageux, que toutes les mesures policières, filatures, intimidations, pressions de toutes sortes, n'ont jamais découragé et qui a refusé de se faire acheter. Et c'est lui que les travailleurs des Chantiers Navals de Gdansk sont allés rechercher, des années après qu'il en ait été renvoyé par la répression, quand la lave ouvrière est montée, là-bas, dans les années 80.

février – juin 1993